

JAROSLAV KUDRNA

A PROPOS DU VRAI SENS DE LA SOI-DISANT  
HISTORIOGRAPHIE THÉORIQUE EN ALLEMAGNE  
OCCIDENTALE

L'historiographie positiviste française et anglosaxonne, ainsi que l'historiographie marxiste, signale à maintes reprises le caractère unilatéral de l'historiographie allemande officielle. Cette lacune de l'historiographie allemande est explicable par plusieurs motifs. Le premier qu'il faut mettre en cause est celui des conditions de classe de sa naissance. Les opinions de Léopold von Ranke, qui passe pour fondateur de l'historiographie allemande, sont conformes aux exigences des forces restauratrices, telles qu'elles se sont formées au lendemain du Congrès de Vienne.<sup>1</sup> Ranke ignore à dessein et presque totalement les facteurs intérieurs de la société bourgeoise et concentra toute son attention sur l'Etat tout en subordonnant à ce dernier toute la vie sociale. Aussi, son historiographie est-elle axée tout spécialement sur l'exposition des actions extérieures de l'Etat. Pour cette raison, l'historiographie allemande, à la différence de sa sœur française, ne fut pas à même de se poser la question si, dans la marche de l'histoire, il n'existe pas des facteurs constants déterminant le développement historique, si l'apparance des événements ne dissimule pas quelque tendance profonde et si l'historien ne doit pas passer de cette apparence à la substance du phénomène.

Il est tout à fait possible de mettre le signe d'égalité entre l'attachement à la description des choses passées et l'incapacité non pas de résoudre mais celle de poser au moins la question tendant à éclaircir le dynamisme intérieur du développement de la société bourgeoise. Il est tout à fait légitime qu'en partant de ce problème intrinsèque de la société bourgeoise, Hegel et les historiens français de la Restauration purent saisir certaines tendances du développement de cette société. Mais, pour le faire, il fallut bien se placer du point de vue de la bourgeoisie en tant que classe qui, au commencement du 19<sup>e</sup> siècle, garda encore de l'esprit révolutionnaire. Il ne faut oublier non plus que d'autres principes encore de l'historiographie allemande prirent la naissance dans la lutte contre l'idéologie progressiste de la bourgeoisie. Tel par exemple le relativisme — pour ne citer qu'un exemple — justifiant tout ordre et toute forme de l'oppression sociale, relativisme que l'on mit en jeu contre la révolution et l'idéologie des

lumière et qui s'ingénia à remplacer par la théorie de la compréhension l'esprit critique cher au siècle des lumières.<sup>2</sup>

Il n'y a pas lieu de procéder ici à l'analyse des raisons pour lesquelles, à l'époque de l'impérialisme, l'historiographie allemande s'en retourne aux principes qui avaient subi, au moment de l'unification de l'Allemagne, des critiques violentes de la part des apologistes mêmes de la politique de Bismarck (Sybel, Treitschke); des raisons pour lesquelles notamment les principes susmentionnés sont mis en jeu pour combattre le positivisme anglo-français qui, en Allemagne, trouva son expression dans l'œuvre de K. Lamprecht. Nous nous contentons de dire que les anciennes catégories de l'idéologie demi-féodale revêtent une signification nouvelle, qu'elles se remplissent d'un contenu nouveau. Si par exemple nous prenons en considération le fait que Hintze unit le principe de l'individualité à l'apothéose des entrepreneurs en affirmant que seuls les entrepreneurs et la bureaucratie ont leur place dans l'histoire, tout commentaire est superflu.<sup>3</sup> Faisons remarquer toutefois que même le principe de la continuité est chargé d'une signification nouvelle et que, dans la première période de la République de Weimar, il sert à justifier la conservation des institutions et de la bureaucratie prussiennes dans l'Etat de Weimar.

Après 1945 également, nous voyons les vieilles catégories théoriques de l'historiographie bourgeoise allemande se charger d'une signification actuelle. Il s'agit, bien entendu, d'une actualisation de caractère tout-à-fait particulier. Dès l'époque de sa domination absolue, l'historiographie allemande officielle n'admet pas la mise en cause des questions théoriques et aime à évoquer le manque de théorie comme un de ses principes de base. Plus tard, quand les positivistes la couvrent des critiques, elle qualifie de théorie « la prise de conscience de la méthode ». C'est notamment la polémique de Lamprecht qui engendre « l'illumination des méthodes » appliquées jusqu'alors de façon un peu ingénue.

Les défaites de l'impérialisme allemand de 1918 et 1945 ébranlèrent la coalition du pouvoir d'Etat et de l'historiographie officielle et stimulèrent les historiens à supprimer tout ce qui ne peut pas être retenu dans la situation nouvelle, sans toutefois porter une atteinte, si petite qu'elle soit, aux principes de base de cette historiographie. Ainsi deviennent explicables les coïncidences existant entre les opinions de Meinecke et la philosophie existentialiste (la conception du hasard par exemple), de même que la justification originale des méthodes de l'historiographie ou même de l'objet de l'historiographie, présentée par G. Ritter dans sa polémique avec l'école des Annales.<sup>4</sup> En effet, le critère du temps devient pour lui, à la façon des existentialistes, la mesure appliquée à de différentes dimensions et degrés de la recherche historique. L'application du critère du temps doit justifier la préférence accordée à l'histoire politique devant l'histoire économique et culturelle. De l'autre part, l'importance donnée à l'histoire politique permet de mettre en application complète, bien que sous une forme un peu modifiée, les bons vieux principes de l'historiographie rankiste (relativité, principe de l'individualité sous la forme du type, négation des lois de développement historiques, agnosticisme). Ainsi fut ouverte la voie de l'adaptation complète de l'historiographie à la politique, à celle des milieux dirigeants de la République fédérale pour cette fois. Cette adaptation, telle qu'elle se manifeste en pratique, est le contenu du livre « Sur l'art de diriger l'Etat et sur le métier de guerre » par Ritter.<sup>5</sup> Les besoins de la politique actuelle de l'O.T.A.N.

se traduisent ici dans l'histoire de l'impérialisme allemand, afin de mettre au profit de l'expansion actuelle de l'Etat ouest-allemand tous les éléments de base de l'impérialisme allemand. Il serait aisé de démontrer ce qui est admis aujourd'hui par les historiens mêmes de l'Allemagne occidentale, à savoir que la régénération de l'historiographie rankiste fut absolument parallèle avec la consolidation de la situation politique de l'Allemagne fédérale.<sup>6</sup>

La méconnaissance intentionnelle que l'historiographie allemande officielle affiche à l'égard des processus sociaux empêcha la soi-disant sociologisation de l'histoire, à laquelle nous assistons par exemple en France, et donna le jour à une conception toute particulière de l'histoire économique. Il ne faut pas oublier qu'au 19<sup>e</sup> siècle, l'histoire juridique suppléa en Allemagne à l'histoire économique, fait qui permit d'aboutir à des résultats remarquables pour ce qui est de l'analyse du féodalisme. Or, l'histoire juridique s'avéra tout-à-fait impuissante lorsqu'il s'agissait de saisir des processus sociaux nouveaux de la période capitaliste. Ce n'est que vers la fin du siècle que certains historiens, soit sous l'influence du positivisme, soit — et plus souvent — grâce à l'application de certains éléments du marxisme, essayèrent de faire de l'histoire économique et arrivèrent à des résultats valables. Il est curieux de constater dans cet ordre d'idées que les idées nouvelles s'imposaient difficilement dans la pensée bourgeoise et que, après la guerre, elles furent évincées en faveur du « principe spirituel » ou de l'Etat.

Ceci dit, nous allons essayer d'expliquer les efforts de certains historiens allemands, tendant à édifier une historiographie purvue des bases théoriques solides.<sup>7</sup> Il faut bien constater qu'aucun des historiens allemands de marque n'accepte plus aujourd'hui la conception traditionnelle du travail d'historien. A leur avis, l'histoire doit servir comme source d'expérience, comme leçon pour la politique contemporaine. Ritter affirme que l'histoire dépourvue de rapports au présent n'est qu'une creuse scholastique. Nous en venons ainsi à saisir et à nous expliquer l'importance donnée aux connexités perceptibles à travers les types. Il s'agit sans aucun doute d'une prise de position de l'historiographie allemande contre les tendances néopositivistes, pénétrant en Allemagne après la deuxième guerre mondiale, et notamment contre l'école des Annales. Le fait que l'historiographie allemande réagit contre le positivisme et contre la science historique marxiste en évoquant les opinions de Dilthey nous apparaît comme tout organique si nous prenons en considération le fait que c'est justement Dilthey qui a mis en système, à l'intention de la lutte contre le positivisme, les principes du romantisme conservateur et de l'école historique allemande, de même que la théorie des types, des structures, du signe et signification et forgea ainsi une arme permettant une défense plus efficace contre le positivisme et le marxisme.

Mais en somme, l'historiographie politique officielle, telle qu'elle se présente dans l'œuvre de G. Ritter par exemple, laisse inaperçus les problèmes de la société civile et souligne l'autonomie de l'Etat et de l'élément politique.<sup>8</sup>

A l'encontre de leurs prédécesseurs, les néorankistes d'aujourd'hui sont bien obligés d'admettre l'importance des partis politiques; toutefois, ils ne l'admettent qu'en fonction de la division et de la transmission du pouvoir, tandis que les rankistes d'autrefois considéraient les partis comme profondément et strictement subordonnés au pouvoir d'Etat, ou bien comme élément troublant l'union de l'Etat et du pouvoir.

Hormis cette historiographie rankiste révisée, il y a en Allemagne des histo-

riens qui ne cachent nullement que la méthodologie historique de Ranke ait, à leur avis, bien des limites et, en profitant de l'expérience de la political science américaine, admettent dans une mesure beaucoup plus large l'application des méthodes sociologiques à l'histoire. Ils cherchent à combler les lacunes du positivisme trop étroit à l'aide de la méthodologie de Dilthey, de Max Weber et, enfin, par la sociologie de la pensée. Il s'agit donc de nouveau d'un amendement du libéralisme par des opinions de l'école historique allemande, ce qui élargit d'ailleurs en même temps et de façon considérable la base même de l'historiographie.

Dirigeons notre attention tout d'abord aux tendances de ce dernier courant. Il s'agit indubitablement de l'apologie de l'Etat et de la société de l'Allemagne fédérale, pratiquée d'ailleurs sous des formes bien diverses. Elle prend pour le point de départ l'idée que la société et l'Etat de Bonn représentent une société sans classes. En appliquant cette idée au passé, les partisans de cette conception (Conze par exemple) tâchent de démontrer que les capitalistes ont été les bienfaiteurs de la classe ouvrière, qu'il y a eu une communauté d'intérêts entre les employeurs et les employés, dont l'entente n'était troublée que par des interventions externes. A l'avis de Conze,<sup>9</sup> c'est la période précapitaliste qui « a engendré les prolétaires », cette populace. Le capitalisme ne fut pas à même d'absorber ces prolétaires, ce qui a donné la naissance à leur esprit révolutionnaire. Cet esprit révolutionnaire de la classe ouvrière, affirme Conze, ne saurait être surmonté qu'à l'aide de la rationalisation et de la technisation de la production. Ayant observé l'embourgeoisement de certains éléments de la classe ouvrière ouest-allemande, Conze constate avec une satisfaction évidente qu'ayant délaissé la politique, l'ouvrier commence à l'heure actuelle d'avoir soin surtout de ses besoins personnels. Ensuite, Conze examine la distribution du pouvoir parmi les institutions différentes. Il faut faire remarquer dans cet ordre d'idées qu'il est donné à la notion d'institution de jouer un rôle magnifique dans les conceptions de ce genre. En effet, les institutions sont jugées capables d'éviter les conflits de classe, d'échanger le personnel de l'appareil du gouvernement et même de liquider les antagonismes de classe. Ces historiens aux tendances libérales, à la différence des sociologues positivistes, considèrent le pouvoir politique comme une force indépendante de la société civile. L'Etat moderne est ainsi interprété comme une sorte d'entreprise industrielle, comme une machinerie du pouvoir (Schieder), ce qui donne lieu aux références aux théories de Kjellen et de M. Weber. Bref, l'Etat est considéré comme une chose tout-à-fait indépendante de l'économie.<sup>10</sup>

Cette conception vise également l'idéologie libéraliste. En admettant la subordination de l'individu à l'Etat, la réduction des droits de l'individu, elle conteste les principes de la démocratie bourgeoise classique. Pour combattre la démocratie, on a très souvent recours aux opinions de Burckhard.<sup>11</sup> Il en est de même pour ce qui est de la relativisation du progrès. A l'avis de ces historiens, l'histoire ne se présente pas comme un développement, mais uniquement comme une simple succession des époques. T. H. Schieder va jusqu'à considérer la société industrielle comme une phase arbitraire de l'histoire humaine. Ils évoquent d'ailleurs d'autres arguments vouant à l'échec la forme classique du libéralisme:<sup>12</sup> ce dernier n'a pas su faire front au mouvement social-démocratique et créer une plate-forme valable pour la coopération des classes. La nouvelle conception du personnage de Bismarck est étroitement liée à cette métamorphose. A la diffé-

rence des libéraux, affirme-t-on, **Bismarck** avait saisi l'importance des soins « positifs » accordés aux masses. Donc, un autre amendement du libéralisme, faisant admirablement le jeu de l'orientation politique de l'Etat ouest-allemand. Certes, **Bismarck** n'est pas le seul idéal évoqué par les théoriciens en question: il y a également la forme américaine de démocratie, le système des deux partis, destiné à « fonctionnaliser » les contradictions de classe. A ce propos, on a l'habitude d'insister sur l'histoire du parti sous la République de Weimar. Les idéologues proches du point de vue de la social-démocratie ont sans doute trouvé un mot à dire quant à cette manière de voir la question. En effet, ils reprochent aux sociaux-démocrates et à leurs leaders le manque d'opportunisme (**Bracher** à **Ebert**) et les critiquent de n'avoir su faire du parti social-démocratique un parti national.<sup>13</sup>

L'histoire de la république de Weimar est traitée comme histoire des institutions, dépourvue de ses fondements de classe. Il est évident que de telles théories marquent un pas en arrière par rapport à la littérature réformiste et révisionniste du temps de la république de Weimar et de la période d'avant guerre. L'esprit révolutionnaire des ouvriers allemands est interprété comme l'expression de leur caractère arriéré et ainsi de suite. En outre, ces historiens subordonnent les traditions allemandes aux aspirations de l'O.T.A.N. C'est donc sous ce jour qu'il faut examiner les critiques que l'on formule de temps en temps à propos de certaines formes du nationalisme. On s'efforce ainsi à trouver des précurseurs de l'O.T.A.N., du fédéralisme européen et, en effet, on en trouve un très digne dans le personnage de **Metternich**.<sup>14</sup>

Tâchons à présent de voir comment ces tendances politiques ont su marquer jusqu'à la méthodologie de l'historiographie allemande. Ainsi, **Conze** affirme que l'histoire „de l'évènement sans géohistoriographie ne peut pas aboutir à des résultats satisfaisants“. Selon lui, la méthodologie rankiste, appliquée à l'histoire de la société industrielle, devient problématique. Pour caractériser l'historiographie rankiste, **Conze** relève les deux facteurs suivants: 1) l'intérêt porté exclusivement aux événements politiques, tels que les concevaient les nobles et les patriciens; 2) la révolution et les mouvements de masse jugés selon les réactions de cette couche noble et patricienne. D'autres facteurs encore viennent s'y ajouter. C'est tout d'abord la conscience de la catastrophe de guerre et notamment l'écroulement du colonialisme.<sup>15</sup> **Schieder** constate par exemple que la conscience de la catastrophe a entraîné la nécessité de chercher des connexités générales. A son avis, nous cherchons à nous reconforter en comparant notre structure aux traits caractéristiques d'une autre vie historique. La question du type historique est celle des connexités historiques, des traits caractéristiques du processus historique et, à l'heure actuelle, elle occupe la place que le 19<sup>e</sup> siècle réserva au principe de l'individualité.<sup>16</sup>

D'où également de nouvelles tentatives tendant à mettre sur pied une nouvelle périodisation de l'histoire (chez **Conze** par exemple).<sup>17</sup>

Pour les généralisations de ce genre, les historiens allemands peuvent utiliser toute une série des principes méthodologiques formulés par **Dilthey**<sup>18</sup> et son école, ainsi que le côté méthodologique du marxisme classique (**M. Weber**, **Troeltsch**). Il n'y est évidemment pas question d'une simple acceptation des catégories liées à l'attitude susmentionnée. C'est à **Dilthey** qu'il faut remonter pour trouver l'inspiration pour la conception du monde comme objectivisation du sens, où le sens apparaît comme connexion des effets, et à **Weber** pour trouver

la source de la théorie du type pur opposée aux lois historiques. Ces catégories doivent conduire à une solution là où seule la dialectique marxiste peut en donner. Elles prennent position contre les lois historiques de base. La conception du développement historique, basée sur des lois, doit être remplacée par la typologie générale qui vise en fin de compte à la négation du progrès dans l'histoire, c'est-à-dire à la conception de l'histoire comme d'une simple suite des choses qui arrivent.

Vient s'y ajouter en outre la profonde actualisation des opinions de Heidegger, ce qui a pour conséquence que de nombreuses catégories anciennes sont adaptées à la lutte contre le marxisme. Heidegger réagit de son point de vue à certaines catégories de base, telles que la pratique ou le travail, et les remplaça par une notion toute subjective du souci.<sup>20</sup> Il en est presque de même des opinions de H. Freyer. Ce dernier accorde une attention particulière au rapport de l'homme et de l'activité. La nécessité de l'objectivisation, la production des formations qui ne dépendent pas de l'homme sont pour lui la qualité essentielle de l'existence humaine.<sup>21</sup>

On pourrait affirmer, dit-il, que l'abîme existant entre différents ensembles culturels n'est caractéristique que pour les cultures en décadence. Cependant, il serait erroné d'y croire. En effet, il ne faut pas oublier qu'au fond, ces processus sont mûs par l'esprit objectif et qu'ils apparaissent partout où la vie s'objectivise. La mise en relief des capacités subjectives devient ainsi l'élément nouveau des sciences humaines allemandes. Un autre trait caractéristique consiste dans l'augmentation du dynamisme annonçant pour ainsi dire l'avènement du troisième Reich.<sup>22</sup> Cette conception apparaît de façon particulièrement nette dans le livre „Sociologie comme science de la réalité“<sup>23</sup> où Freyer déclare que, dans le cadre de la société bourgeoise et sans avoir recours au changement de la structure de classe, il y aura des forces capables d'applanir les contradictions. A un stade de développement supérieur pourront se rejoindre les deux sphères séparées dès l'époque du libéralisme; la société sera unifiée par l'Etat. Ainsi prendra la naissance une communauté nouvelle.<sup>24</sup>

Freyer adapte à cet esprit d'activité également la conception de la structure. Tout d'abord, il considère la structure en tant que produit de l'effort volontaire; il la déduit de la tension volontaire qui embrasse pour certaines raisons certains aspects de l'homme. La structure lui apparaît donc avant tout comme gouvernement, violence et domination. Pour ce qui est de la période libéraliste du capitalisme, c'est la société civile qui, à son avis, représente la structure.<sup>25</sup>

La méthodologie historique contemporaine d'Allemagne occidentale, n'accepte pas, certes, ces catégories telles quelles: elle les adapte à la conception néolibérale de la société. C'est notamment l'élément subjectif que l'on comprend aujourd'hui de façon beaucoup plus indirecte, tout en mettant en jeu les catégories de base, mises sur pied à l'époque du libéralisme. Chez Heidegger, comme chez Freyer, nous assistons à une déformation évidente de la conception hégélienne du travail. Il s'agit sans aucun doute d'une déformation subjectiviste. Ainsi, la théorie de Hegel se trouve appliquée à toute la conception de la société bourgeoise.

Les travaux de Rothacker<sup>26</sup> nous permettent de voir de quelle façon ces théories deviennent fonctionnelles à la limite de l'histoire et de la philosophie. Rothacker emprunte à Heidegger la conception du fait à la base de la préoccupation (Besorgen), la différence entre les sciences naturelles et humaines; à Freyer

la division des sciences en disciplines dogmatiques et historiques (le dogmatiste s'efforce à saisir le logos immanent à toutes les disciplines humanitaires, tandis que l'historien s'intéresse aux faits). Au fond cependant, Rothacker recommande de réunir les deux méthodes afin de parvenir à la „théorisation“ de l'histoire. A son avis, l'historien doit aspirer à surprendre le logos immanent présent dans les faits. Cette conception apparaît ensuite, sous les formes les plus diverses, chez Wittram,<sup>27</sup> Brunner,<sup>28</sup> Anderle<sup>29</sup> et ailleurs.

Pour Wittram,<sup>30</sup> les faits représentent des pierres muettes qui peuvent, le cas échéant, servir de base à l'interprétation. L'historien doit diriger ses recherches vers la découverte des connexités essentielles. Wittram estime qu'il est indispensable de modifier la conception même des faits. L'histoire ne connaît pas, à son avis, de faits isolés: tout fait apparaît au fond comme une conjoncture des faits. Il faut en finir, affirme-t-il avec l'opinion, selon laquelle les conjonctures seraient appliquées aux faits de l'extérieur: une telle conception du rapport entre les faits et leur explication serait du positivisme un peu cru.

Chez Wittram, comme chez d'autres partisans de la soi-disant histoire théorique, apparaissent certains éléments de l'idéalisme objectif. Ces éléments revêtent la forme de la vieille doctrine du signe et de la signification, telle que nous la connaissons chez Dilthey. Wittram affirme par exemple que chaque fait contient la signification, ce qui nous ramène de nouveau sur le terrain de la méthodologie de Dilthey.

L'analyse de Wittram permet en outre de démontrer combien la nouvelle doctrine de théorisation de l'histoire réaffirme au fond l'agnosticisme. Celui-ci apparaît notamment dans l'attitude adoptée envers les totalités historiques. À l'avis de Wittram, le processus de l'histoire dans sa totalité échappe à tout examen: nous sommes aveugles lorsqu'il s'agit de saisir une telle totalité. Notre conception de l'histoire ressemble à la lumière de la lampe électrique: elle nous permet de voir certains secteurs du processus historique, mais jamais son ensemble. Cet agnosticisme fait le jeu de la conception religieuse de l'histoire. En effet, Wittram réserve la connaissance des totalités au Dieu seul, ce qui donne lieu à des révisions de tous genres.

Schieder<sup>31</sup> prend à l'égard du fait et de sa généralisation une attitude analogue, mais il abandonne un terrain beaucoup plus vaste aux éléments de l'idéalisme subjectif. Il adopte la conception subjectiviste chère à l'historiographie rankiste, mais il la considère comme insatisfaisante car, en défaut des traits généralisants, elle nous fait omettre les faits d'importance générale et nous porte à souligner ceux, dans lesquels le spécifique s'est dissolu en insignifiant.

En partant de son subjectivisme, Schieder exprime le regret que la typologie de Burckhardt ait resté isolée, car seule, elle aurait été à même d'arriver à une nouvelle conception de l'histoire, sans livrer cette dernière en proie au positivisme. En dehors de Burckhardt, Schieder apprécie hautement encore Hintze qui doit sa typologie à l'influence de Max Weber. Hintze, affirme Schieder, partagea l'opinion de Max Weber, selon laquelle le positivisme naturaliste ne saurait être affronté à la base de la méthode individualisante sans plus. Schieder prêche d'ailleurs la nécessité de reprendre les types idéaux de Max Weber, tels par exemple comme constitution, État, révolution etc. Un type représente pour Schieder avant tout un moyen noétique. Schieder admet de l'autre part l'utilité des traits généralisants pour les besoins de l'actualité pure.

La critique du principe de l'individualité est chez Schieder étroitement liée

à la critique de la conception traditionnelle du principe de la continuité. Nous avons déjà fait remarquer à un autre propos que ce principe jouit d'un grand prestige dans la période de la République de Weimar. La raison des critiques que l'on lui adresse à partir de 1945 est à chercher dans le fait que, à la différence de la période de Weimar, les historiens d'aujourd'hui ne peuvent ou ne veulent pas se revendiquer de la période précédant à l'Etat de Bonn; ils s'efforcent au contraire de rattacher ce dernier aux traditions de la République de Weimar, séparée de lui par les 12 ans de la domination fasciste. Pour Schieder, cette critique a d'autres raisons encore, notamment celles qui découlent de la théorie de la société industrielle, dont les schémas doivent remplacer l'idée de la continuité. „Si nous n'assignons pas un but à l'histoire, affirme Schieder, nous pouvons au moins préciser les tendances de son cheminement. La notion de la continuité, chère à l'époque classique de l'historisme, s'est montrée insuffisante pour l'accomplissement de cette tâche. Ranke encore considérait l'histoire comme science de continuité cachée qui unit le passé au présent. Burckhardt est déjà plus proche de notre point de vue en considérant l'histoire comme moyen agissant contre le mouvement rapide du temps.“<sup>32</sup> La discontinuité doit en outre justifier les différences existant entre le développement européen et les civilisations extra-européennes. En tout cas, Schieder estime que „la révolution industrielle avait entraîné les changements qui ont donné naissance à une conscience historique nouvelle, reposant sur la discontinuité“. Ainsi, le principe de la discontinuité doit succéder aux conceptions des historiens allemands anciens, partisans fervents du colonialisme, qui éliminaient les peuples coloniaux complètement de l'histoire.

Ni Wittramm ni Schieder ne cherchent pas à appliquer leur théorie à l'ensemble de l'histoire. A cet égard, nous l'avons dit, ils adoptent l'agnosticisme complet. Ils se contentent de recommander d'„illuminer“ le principe traditionnel de l'individualité à l'aide de l'élément théorique.

Seul Anderle<sup>33</sup> apporte dans ses écrits une théorie de l'histoire plus générale. Disons d'emblée toutefois que sa doctrine a provoqué une indignation profonde parmi les historiens ouest-allemands qui lui reprochent d'avoir trop accentué le général en négligeant l'individuel, le spécifique.<sup>34</sup> Anderle ne tient pas pour science l'histoire descriptive et prend ainsi position contre Rickert. Il arrive à la conclusion que l'histoire événementielle ne peut pas être considérée comme science autonome, étant donné qu'elle représente une forme de science périmée et dépassée de loin par les sciences naturelles par exemple. Tout ce que l'on puisse dire à propos de la spécificité de la méthode historique, du caractère individuel de la réalité historique, de l'irréductibilité des régularités tendanciennes générales ne sert qu'à dissimuler la stagnation de la recherche historique. Il faut que la science passe enfin de son stade descriptif à la recherche de la base théorique. Pour Anderle, l'historiographie descriptive doit rassembler le matériel qui demande ensuite à être traité et classé sous le jour des notions théoriques. S'il n'en est pas ainsi, la production historique méritera bien l'appréciation que W. James adressa à la psychologie de l'époque: „... une série des faits bruts, des bavardages et des disputes à propos des opinions différentes, des classifications et généralisations descriptives...“<sup>35</sup>

Il est significatif qu'Anderle se situe sur les positions du monisme et qu'il refuse en principe la division des sciences en monothétiques et idiographiques, mise au point par Rickert. Il souligne que les processus irréversibles sont connus



non seulement dans l'histoire, mais encore dans la nature anorganique; la physique et la chimie opère à l'heure actuelle avec le temps historique. La nature elle-même a donc son histoire et l'histoire de son côté possède des phénomènes typiques. S'il n'y avait pas de régularités, le chaos s'emparerait du monde et il deviendrait inutile de planifier, d'organiser et d'élever quoi et qui que ce soit.

La nature et la société ont, au fond, la même essence; la différence ne consiste au fond que dans le degré de la classification intérieure et dans les possibilités différentes de considération intérieure. La nature aussi bien que l'histoire peut être considérée de deux façons: soit à travers le prisme de la méthode individualisante, soit sous celui de la méthode généralisante. Il est vrai que toute science, naturelle ou humaine, comporte un certain degré d'abstraction. La nature est constituée par des structures inférieures, ce qui permet aux sciences naturelles de procéder à des abstractions sans prendre en considération les traits individuels; l'abstraction historique au contraire doit tenir compte de tels traits et se servir „des procédés de l'analyse globale“ pour employer l'expression d'Anderle. Mais il y a une chose commune à l'histoire et aux sciences naturelles: c'est qu'elles doivent reposer sur des bases théoriques. Il est, d'ailleurs incontestable, affirme Anderle, que même les historiens entièrement hostiles à toute théorie se servent dans leur travail de certains principes théoriques; en effet, et c'est Goethe qui l'a remarqué, une simple constatation des faits exige déjà de l'effort théorique.

Anderle s'occupe également des objections que l'on pourrait formuler contre la conception théorique de l'histoire. Il démontre tout d'abord qu'il n'est pas admissible de confondre la théorie avec la spéculation. Déjà Toynbee a d'ailleurs remarqué que tout historien est lié à des schémas généraux, à des modèles ou types, statiques ou dynamiques. Il est très significatif également qu'Anderle prend pour théoriciens les outsiders du genre Spengler ou Sorokin. Ce n'est nullement surprenant en fin de compte, car la tâche de l'histoire théorique ne consiste pas, selon Anderle, dans la compréhension des lois historiques. La théorie est possible même dans l'historiographie reposant sur le principe de l'individualité. Anderle en dit expressément: „... traiter théoriquement de l'histoire ne signifie nullement lui appliquer des lois de la causalité.“<sup>36</sup> L'historien est ainsi délivré du devoir consistant à résoudre la question de savoir si l'histoire est soumise ou non au déterminisme. Anderle s'efforce de dépouiller cette question du contenu philosophique et théologique et d'y donner une réponse empirique tout en se détournant, bien-entendu, du déterminisme.

Seule l'historiographie qui satisfait aux conditions susmentionnées serait capable, à l'avis d'Anderle, de procéder à des synthèses. Il va sans dire que les présuppositions théoriques exigent de la vérification empirique. Là où l'on ne peut pas procéder à la vérification empirique des présuppositions philosophiques de l'histoire, l'historiographie cesse d'être une science théorique et devient philosophie matérialiste de l'histoire. C'est à Vico que songe Anderle en parlant de l'histoire théorique. A son avis, Vico s'efforçait à fonder l'histoire en tant que discipline scientifique indépendante et les axiomes qu'il avançait n'étaient nullement des constructions apriori. En d'autres termes, Anderle exige de la science historique de procéder à la critique de la raison historique, de résoudre les problèmes de l'historiographie et de la philosophie de l'histoire, susceptibles d'une vérification empirique. C'est la seule voie permettant de découvrir l'interdépendance et le sens intérieur des phénomènes historiques. De cette façon

uniquement il sera possible de sortir de la crise dont l'historiographie est la proie depuis quelque temps. Il s'agit naturellement d'une crise de développement, non pas d'une crise d'existence.

Les travaux d'O. Brunner nous donnent l'exemple de l'application de la théorie à l'histoire sociale. Brunner ne cache pas que sa conception prend position contre la variété de l'histoire sociale,<sup>37</sup> qui a connu le plus grand succès à l'époque du positivisme, c'est-à-dire contre l'histoire sociale donnant le maximum d'attention aux masses laborieuses et aux actions sociales et ignorant complètement la politique. A l'avis de Brunner, l'histoire sociale n'est pas concevable sans histoire politique, puis qu'elle opère non pas avec des faits individuels mais avec des structures, avec des époques entières. Pour cette raison, Brunner recommande la collaboration de l'histoire et de la sociologie.

Nous trouvons les principes analogues dans la pensée de Conze.<sup>38</sup> Ce dernier estime que les recherches relatives à la période technico-industrielle ne doivent pas ignorer la soi-disant histoire politique. Cette recherche doit au contraire tendre vers ce qui est authentiquement historique dans la lutte politique, vers la décision politique. L'intérêt de cette dernière n'est pas à chercher dans des qualités extérieures, à l'instar des historiens naïfs pour lesquels l'action politique représente un spectacle se déroulant sur un fond immuable. Conze propose d'abolir la division habituelle de l'histoire en histoire politique, culturelle, sociale et économique et de jeter le pont entre la méthode individualisante et la méthode typologique. L'histoire sociale est toujours déterminée politiquement, elle a toujours un cadre politique, car il n'y a pas de société sans constitution. Il dépend de l'historien s'il accorde son attention plutôt aux „éléments constants“ ou bien au devenir temporel. C'est donc de nouveau la décision individuelle qui entre en jeu pour déterminer l'orientation du travail d'historien, ce qui nous renvoie à la succession de l'école de Rickert. Il n'est donc pas fortuit que c'est notamment à propos de l'histoire moderne, où la dialectique du général et du spécifique a l'importance prioritaire, qu'apparaissent chez Conze les principes de l'agnosticisme. „Si pour le 18<sup>e</sup> siècle, affirme-t-il, l'historien a le moyen de se faire une vue d'ensemble de la structure de la constitution politique et sociale, cette possibilité diminue successivement avec les progrès de la technisation et de la démocratisation. Il n'est pas possible d'embrasser dans ses recherches la totalité de la société moderne: il faut l'examiner par tranches.“<sup>39</sup>

Après Schieder et Brunner, Conze affirme une fois de plus la nécessité de la conception théorique de l'histoire et des méthodes généralisantes. Il démontre que la généralisation est indispensable entre autre également pour la raison que nous quittons l'histoire nationale pour l'histoire des ensembles plus vastes, ce qui exige la mise au point de certaines conjonctures supranationales. Aussi serait-il opportun de fixer, par voie des abstractions, les périodes de base, les constantes de ces périodes et les éléments structuraux de l'histoire arabe, nipponne et chionise et de créer ainsi les conditions pour la compréhension du siècle technique et industriel.<sup>40</sup> En d'autres termes, Conze exige que l'on connaisse les „éléments stables“ des cultures individuelles, en vigueur avant l'avènement de l'âge technique qui représente une civilisation unique. Selon cette conception, l'histoire aspirant à la description de ce qui s'est passé est dépourvue de sens. Les res gestae peuvent devenir, dans le meilleur des cas, l'objet de la recherche, et cela uniquement dans le cas où elles seront pourvues d'une base historique structurale. Sans aucun doute, Conze se trouve à cet égard influencé par l'école

néopositiviste des Annales et il s'en revendique pour faire remarquer que l'affirmation de Braudel que „l'histoire événementielle sans histoire des structures et sans géohistoriographie ne saurait aboutir à des résultats satisfaisants“ a une portée beaucoup plus décisive pour l'époque industrielle que pour le 16<sup>e</sup> siècle où ce dernier avait appliqué et développé sa méthode. Seule la jonction de l'histoire avec la théorie peut nous aider à dépasser l'étape „événementielle“ de l'historiographie. Conze songe ici à une théorie relevant non seulement de l'histoire mais de toutes les sciences qui ont leur mot à dire à propos des conjonctures structurales de notre époque. C'est la seule voie menant à la saisie de l'histoire par la pensée. A cette fin, estime Conze, il serait recommandable de se servir des statistiques et d'autres méthodes quantitatives.

Brunner et Conze gardent trop pieusement les traditions de l'historiographie rankiste pour tâcher d'appliquer les méthodes comparatistes. Bien qu'il soit absurde d'affirmer aujourd'hui que seule l'Europe, c'est-à-dire une poignée des nations de l'Europe occidentale, trouve de la place dans l'histoire, on ne cesse pas de proclamer l'exclusivité du développement européen. Europe serait, à l'avis des théoriciens en question, le berceau de toutes les cultures. Nous avons affaire ici à la reprise des opinions de Max Weber qui s'en servait pour justifier le caractère exclusif du capitalisme européen. Pour Brunner, l'histoire sociale de l'Europe est identique à l'histoire du rationalisme européen.<sup>44</sup> Le rationalisme est considéré comme l'expression de la spécificité du développement européen. Même le féodalisme européen contient, à la différence des féodalismes orientaux, des éléments de rationalisme qui, à l'avis de Brunner, trouvent leur expression dans l'existence de la bureaucratie.

La conception de l'histoire sociale, telle que nous la reconstruisons chez Brunner, n'est au fond que la conception rééditée de Dilthey, comprenant les facteurs politiques, étatiques et culturels. Bien que son schéma de l'histoire soit au fond identique avec l'historiographie allemande traditionnelle, il y a chez Brunner des concessions faites au néopositivisme, notamment en ce qui concerne la théorie de l'histoire. C'est sous ce jour qu'il faut considérer son affirmation, que l'histoire économique suppose la conception moderne de l'économie, la société quasi détachée de l'Etat, société reposant sur l'échange et travaillant avec les notions des sciences économiques modernes. Comme concession au néopositivisme peut être finalement jugée aussi le traitement de la question du progrès. Ainsi Brunner, sous l'influence de la conjoncture économique sans doute, ne nie pas le progrès en général; il incline plutôt à croire que le problème du progrès, comme celui de la décadence par ailleurs, doit être examiné de façon empirique. Cependant, il ne cesse pas de combiner cette tendance vers l'empirisme avec la méthodologie rankiste. Il n'est donc point fortuit qu'à ce propos, Brunner dit grand bien de Hintze.

Or, tous les auteurs dont nous venons de parler nous fournissent des exemples de l'adaptation des catégories de l'historiographie allemande ancienne aux besoins de la société industrielle moderne, aux fins de l'apologie de cette société. Pour cette raison, l'historiographie allemande actuelle abandonne toute une série de conceptions caractéristiques pour la période de Weimar et s'approche dans une certaine mesure du néopositivisme. L'application du relativisme se prête à merveille à en faire la démonstration.

Selon Wittramm<sup>42</sup> par exemple, les différentes formes de l'être sont soumises au relativisme de façon différente. Le relativisme agit le plus fort dans le domaine

de l'Etat et de la politique, moins dans celui des institutions sociales. Wittramm n'applique pas le relativisme aux totalités historiques; il parle plutôt du relativisme agissant dans le cadre des totalités, des structures. Son relativisme est en partie explicable comme une capitulation, comme l'aveu de la fin de l'eurocentrisme. A la différence de la période de la République de Weimar et de celle qui suivit l'année 1945, on donne à l'heure actuelle au relativisme un rôle noétique plutôt qu'ontologique. Toutes les notions de base de la science historique, dit Wittramm, ont une partie qui est passagère, qui est soumise aux changements de signification. Pour cette raison, elles ne peuvent pas être considérées comme adéquates. En nous servant de telles notions, il est indispensable d'évoquer le système tout entier et de mettre à l'épreuve les possibilités de leur application. Il est évident que ce genre de relativisme comporte beaucoup d'éléments d'agnosticisme. Aussi Brunner<sup>43</sup> affirme-t-il que les notions ne peuvent être employées qu'à l'époque qui les a créées. La notion de l'Etat par exemple est le produit de l'époque moderne, il n'existe donc autre Etat que celui de la société capitaliste. Il s'agit donc d'une forme bien raffinée du nominalisme historique. Ce relativisme sert enfin également à limiter la validité du marxisme. En effet, certains historiens bourgeois n'osent pas de réproucher le marxisme en bloc, mais ils limitent son champ d'application au 19<sup>e</sup> siècle en affirmant qu'il ne convient pas pour l'analyse de la période contemporaine. De ce point de vue, il faut considérer les historiens allemands comme des élèves des sociologues bourgeois d'Europe occidentale qui s'appliquent à inventer des arguments pour tout ce que Marx découvre et pour tout ce qui lui resta inconnu. Ils définissent le marxisme comme conscience historique du 19<sup>e</sup> siècle. Cette nouvelle application du relativisme aux notions de base doit servir à l'apologie de la société bourgeoise actuelle en démontrant qu'il n'y a pas de classes sociales, que ces classes appartiennent au stade libéraliste du capitalisme, que la lutte des classes a disparu, etc.

Essayons pour conclure de généraliser certaines tendances qui se manifestent dans cette „historiographie théorique“. C'est tout d'abord la confrontation avec les courants positivistes de l'historiographie bourgeoise contemporaine qui s'impose. Les ressemblances, ainsi que les différences d'ailleurs, sont évidentes à premier coup d'oeil. L'historiographie positiviste critique aussi l'historiographie traditionnelle étroitement politique et souligne la nécessité de l'application de la méthode comparée et de la prise en considération des régularités historiques pour la recherche historique. Plus récemment, le positivisme met en contradiction la conception positiviste des régularités tendanciennes contre la conception marxiste (école des Annales par exemple). L'historien ne doit plus chercher comment les choses se sont passées, mais plutôt pourquoi elles sont arrivées. La tâche de l'historien consiste, selon L. Febvre, à donner le tableau du développement de l'homme dans sa totalité. Pour y parvenir, l'historien doit utiliser les méthodes de toutes les disciplines scientifiques, notamment de l'économie politique, de la psychologie et de la statistique. Les partisans du soi-disant néopositivisme, en particulier les philosophes adoptent le même point de vue en affirmant que la tâche de l'histoire consiste à comprendre les tendances, les lois, les régularités tendanciennes de l'évolution sociale, de la même façon que les sciences naturelles modernes comprennent la nature. L'économie politique et la sociologie sont considérées comme disciplines de base de l'historiographie. Partant de ces positions, les partisans du positivisme purent adresser des critiques justifiées aux

sciences humaines allemandes traditionnelles, en particulier à leur principe fondamental — celui de la compréhension intuitive. Il soulignaient que l'histoire doit être expliquée à l'aide des régularités. Il faut avouer cependant que l'historiographie positiviste n'alla pas au delà de la proclamation de ses revendications si bien justifiées et fit très peu pour les réaliser. Le positivisme contemporain tend de plus en plus vers le descriptivisme et se rapproche ainsi des méthodes traditionnelles de l'historiographie allemande. Dans le cas où les positivistes essayèrent de formuler des lois d'évolution de la société, ils échouèrent, car ils concevaient ces lois comme celles appliquées dans les sciences naturelles. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, ils renoncèrent d'ailleurs à leur tentatives de connaître ces lois historiques générales.

L'historiographie „théorique“ allemande a incontestablement utilisé toute une série des conceptions positivistes, telle par exemple la conception du fait, celle du rôle de la sociologie et de la psychologie dans l'histoire, etc. Mais en même temps, elle se sert de tout moyen pour éviter les conséquences démocratiques de l'historiographie positiviste. Aussi critique-t-elle les tendances égalitaires de l'histoire comparée et fait preuve d'un zèle tout spéciale pour combattre la doctrine des régularités tendanciennes. Les faits ne doivent pas relever des régularités, mais des unités supérieures de sens — des idées. C'est justement la doctrine du sens et de la signification — les deux catégories ne peuvent être bien comprises que par suite de l'analyse de l'activité humaine — qui permet à l'historiographie théorique allemande de relever toute une série des points faibles de l'historiographie positiviste qui concevait les régularités à la base de la causalité mécanique. Tout en saisissant les limites de l'historiographie positiviste, l'historiographie théorique se livre à des mystifications tendant à laisser tout devenir social à la merci de la politique. Nous en retournons ainsi au principe de l'autonomie du „politique“, de la subordination de tout devenir social à l'Etat. Très intéressante à ce point de vue est l'opinion exprimée par H. Herzfeld dans la préface au livre de Bracher, portant sur la crise de la République de Weimar (*Die Auflösung der Weimarer Republik*, Stuttgart—Düsseldorf 1955): „Les efforts tendant à régénérer la science politique et la sociologie, auxquels nous assistons sur le sol allemand depuis 1919, ont été brisés en 1933 par la destruction de ce qui avait été fait, de sorte que l'observateur put constater avec une netteté toute particulière le retard de ces disciplines par rapport à la France, à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.“ Herzfeld n'estime pas qu'il s'agisse d'une simple interruption du travail scientifique sous l'influence d'une impulsion venant de l'extérieur. La conception de la science historique, telle qu'elle apparaît de temps en temps aux temps de la République de Weimar, souligne trop la coordination nécessaire de la science juridique, de l'économie politique, de la sociologie et de la psychologie et paraît ne pas se rendre compte que toutes ces disciplines devraient se réunir sous l'égide de la politique. La science politique doit, selon Herzfeld, étudier le problème du pouvoir, de la division du pouvoir, des facteurs de la formation du pouvoir, les modifications survenues dans les rapports de la domination et de la sujétion. En d'autres termes: le pouvoir politique considéré auparavant uniquement du point de vue de l'Etat est actuellement divisé entre l'Etat et différentes institutions, le cas échéant différents partis. La primauté revient donc toujours à l'élément de pouvoir, tout comme dans l'historiographie rankiste. Ici également, nous avons affaire à une méthode „typiquement allemande“ de l'examen du pouvoir, ici

également trouve son application l'affirmation de Ranke, selon laquelle „le pouvoir en soi laisse paraître la substance spirituelle, le génie original qui vit sa propre vie“.

La soi-disant historiographie théorique ne représente donc nullement l'annulation des conceptions antidémocratiques de l'historiographie rankiste. En ce qui concerne le côté gnoseologique de la question, nous ne voulons nullement faire comprendre que les problèmes soulevés par l'historiographie théorique ne soient pas des problèmes réels de la science historique (la conception du fait ou la périodisation par exemple). Nous essayons seulement de démontrer que l'historiographie ouest-allemande n'apporte pas une solution théorique à ces problèmes théoriques réels, qu'elle les met en service immédiat de la politique et qu'il y a un rapport étroit entre les différentes notions de base et les aspirations politiques, chères à la bourgeoisie de l'Allemagne occidentale.

Traduit par R. Ostrá

### Notes

<sup>1</sup> Des travaux concernant Ranke sont innombrables. Nous nous contentons de noter: E. S. I. M. O. N., *Ranke und Hegel*, München 1928, Fr. Meinecke, *Ranke und Burckhardt*, Berlin 1948, Fr. Laue, *Léopold von Ranke, the formative years*, London 1950, R. Vierhaus, *Ranke und die soziale Welt*, München 1957.

<sup>2</sup> J. Wach, *Das Verstehen I.—III.*, Tübingen 1926—1933.

<sup>3</sup> *Zeitschrift für gesamte Staatswissenschaft*, t. 86, p. 48—49.

<sup>4</sup> G. Ritter, *Zum Begriff der Kulturgeschichte*, *Historische Zeitschrift* 1951, p. 293 sqq.

<sup>5</sup> G. Ritter, *Staatkunst und Kriegshandwerk*, I., II., München 1954, 1960.

<sup>6</sup> Admetis tambien. W. Hofer, *Geschichte zwischen Philosophie und Politik*, Kohlhammer 1956, pp. 3—21.

<sup>7</sup> H. Rothfels, *Zeitgeschichtliche Betrachtungen*, Göttingen 1959, Th. Schieder, *Staat und Gesellschaft im Wandel unserer Zeit*, München 1960, L. Dehio, *Deutschland und die Weltpolitik im 20. Jhr.*, Wien 1955.

<sup>8</sup> G. Ritter, *Gegenwärtige Lage und Zukunftsaufgaben deutscher Geschichtswissenschaft*, HZ 1950, p. 5.

<sup>9</sup> W. Conze, *Vom Pöbel zum Proletariat, Sozialgeschichtliche Voraussetzungen für den Sozialismus in Deutschland*, *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* 1954, pp. 361 sqq., *Staat und Gesellschaft in der frührevolutionären Epoche Deutschlands*, HZ 1958, pp. 1 sqq.

<sup>10</sup> Th. Schieder, *Staat und Machtpolitik im Industriezeitalter*, vor *Staat und Gesellschaft im Wandel unserer Zeit*, notamment pp. 89—107.

<sup>11</sup> *Ibid.* p. 120.

<sup>12</sup> *Die Krise des bürgerlichen Liberalismus*, *ibid.* p. 79.

<sup>13</sup> D. Bracher, *Die Auflösung der Weimarer Republik. Eine Studie zum Problem des Machtverfalls in der Demokratie*, Düsseldorf 1955, pp. 72—74.

K. D. Bracher, W. Sauer, G. Schulz, *Die nationalsozialistische Machtergreifung*, Köln und Opladen 1960, p. 32.

<sup>14</sup> Th. Schieder, *Idee und Gestalt des übernationalen Staates seit dem 19. Jhr.*, HZ 1957, p. 336 sqq.

<sup>15</sup> W. Conze, *Die Strukturgeschichte des technischindustriellen Zeitalters*, *Aufgabe für Forschung und Unterricht*, Köln 1957, pp. 5—28.

<sup>16</sup> Th. Schieder, *Der Typus in der Geschichtswissenschaft*, œuvre indiqué p. 177.

<sup>17</sup> W. Conze, *Die Strukturgeschichte des technischindustriellen Zeitalters*, p. 16.

<sup>18</sup> À propos de la méthodologie historique de Dilthey maintenant l'œuvre excellent de L. Fr. Suter, *Philosophie en histoire* chez W. Dilthey, Bale 1960.

<sup>19</sup> M. Heidegger, *Sein und Zeit*, Halle 1928, pp. 63—102.

<sup>20</sup> *Theorie des objektiven Geistes*, Leipzig 1923.

<sup>21</sup> Voir aussi K. Klempner, *Germany's new conservatism*, Princeton 1957, Ch. von Krockow, *Die Entscheidung. Eine Untersuchung über E. Jünger, C. Schmitt, M. Heidegger*, Stuttgart 1958.

- <sup>23</sup> H. Freyer, *Soziologie als Wirklichkeitswissenschaft*, Leipzig, Berlin 1930, pp. 291 sqq.
- <sup>24</sup> Ibid.
- <sup>25</sup> Ibid. pp. 179 sqq.
- <sup>26</sup> E. Rothacker, *Die dogmatische Denkform in den Geisteswissenschaften und das Problem des Historismus*, 1954, p. 243 sqq.
- <sup>27</sup> R. Wittram, *Das Interesse an der Geschichte*, Göttingen 1958.
- <sup>28</sup> O. Brunner, *Neue Wege der Geschichtswissenschaft*, Göttingen 1956.
- <sup>29</sup> O. Anderle, *Theoretische Geschichte*, Betrachtungen zur Grundlagenkrise der Geschichtswissenschaft, HZ 1958, pp. 19—31.
- <sup>30</sup> R. Wittram, *Das Interesse an der Geschichte*, Göttingen 1958, pp. 23—25, 44 sqq.
- <sup>31</sup> Th. Schieder, *L'œuvre indiqué*, p. p. 172 sqq.
- <sup>32</sup> Th. Schieder, *Grundfragen der neueren deutschen Geschichte*, HZ 1961, p. 4.
- <sup>33</sup> *L'œuvre indiqué*, p. 33.
- <sup>34</sup> *L'information private*.
- <sup>35</sup> D. Anderle, *L'œuvre indiqué*.
- <sup>36</sup> Ibid.
- <sup>37</sup> O. Brunner, *Das Problem der europäischen Sozialgeschichte*, HZ 1954, pp. 469 sqq.
- <sup>38</sup> W. Conze, *L'œuvre mentionné*, pp. 18—19.
- <sup>39</sup> Ibid. pp. 13—19.
- <sup>40</sup> W. Conze, pp. 21—23.
- <sup>41</sup> O. Brunner, *Das Problem der europäischen Sozialgeschichte*, HZ 1954, p. 481.
- <sup>42</sup> R. Wittram, *Das Interesse . . .*, pp. 42—43.
- <sup>43</sup> O. Brunner, *Das Problem der europäischen Sozialgeschichte*, p. 484.

## K OTAZKE TZV. TEORETICKĚ HISTORIOGRAFIE V NSR

Tzv. teoretická historiografie v západním Německu postupně rezignuje na mnoha zásadách •vyslovených L. von Ranke a zaměřuje pozornost na otázky, které byly oficiální německou historiografií doposud ignorovány. Na druhé straně tato historiografie, která velmi silně využívá dědictví německé sociologie z období před druhou světovou válkou a přejímá kategoriální vyzbroj amerického prezentismu, podává novou rafinovanější apologetiku buržoazní společnosti. Po stránce teoretické vylá teoretická liistoriografie staršími předdatavami rankovské historiografie, která cíl liistoriografie spatrovala pouze ve vypsání toho, co se skutečně stalo. Dle pak se snaží doplnit ryze politické dějiny dějinami hospodářskými, ovšem tak, aby se neotrásly primátem politického momentu. Zde je i blavný rozdíl této historiografie ve srovnání se Skolou Annales, s níž jinak vykazuje řadu styčných bodů.

## K ВОПРОСУ О Т. НАЗ. ТЕОРЕТИЧЕСКОГО ИСТОРИОГРАФИИ В ФРГ

Т. Наз. Теоретическая историграфия в западном Германии постепенно отказывается от многих принципов, высказанных Л. фон Ранке и обращает внимание на вопросы, которые были официально немецкой историографией до сих пор игнорированы. С другой стороны эта историография, которая очень сильно использует наследие немецкой социологии из периода перед второй мировой войной и принимает категориальный вооружение американского презентизма, подает новую более изощренную апологетику буржуазного общества. По теоретической стороне теоретическая историография старшими данными ранковской историографии, которая цель историографии считала только в описании того, что действительно произошло. Далее она стремится дополнить чисто политические события событиями хозяйственными, однако так, чтобы не тронули первенство политического момента. Здесь и есть явное различие этой историографии в сравнении со школой Аннаles, с которой она имеет ряд точек соприкосновения.